

LES MONSTRES DE LA MER

Les êtres sont toujours proportionnés au milieu dans lequel ils doivent vivre. Les immenses solitudes de l'Asie et de l'Afrique se peuplent d'éléphants qui y sont à leur aise. Il faut, pour contenir les hippopotames, les marais sans limites et les fleuves gigantesques ; les baleines et les autres mammifères de la mer ont besoin, pour évoluer, de ses profondeurs sans limites. Mais, par cela même, en considérant ces étendues qui dépassent tous nos continents, en sondant ces profondeurs dans lesquelles nos montagnes disparaîtraient, on est en droit de penser à d'autres monstres encore inconnus et celés par cette immensité même.

On a bien quelques vagues données sur des apparitions fantastiques ; on sait que non seulement les mammifères marins sont énormes, mais on sait aussi que certains poissons ont une taille gigantesque ; puis, au-dessus de tout cela, avant d'arriver aux mollusques à coquilles dont on connaît des dépouilles grandes comme des baignoires, n'a-t-on pas vaguement entendu parler de poulpes et de calmars de dimensions gigantesques ? On cite les environs de Terre-Neuve, les profondeurs de Madère, les immensités du Pacifique comme recélant de préférence ces céphalopodes à la taille colossale.

Il y a quelques années, un brave pêcheur de Conception-Bay, aux Etats-Unis, attaqué dans son bateau par un calmar gigantesque, lui coupa un de ses tentacules qui avait six mètres de long et le rapporta à M. Murray, naturaliste de la province, qui le conserva dans l'alcool. Or, les rapports nécessaires entre les diverses parties du corps des céphalopodes appelés calmars montrent que l'animal auquel appartient ce tentacule avait 8 à 10 mètres de long sur 2 à 3 mètres de diamètre. Il n'est pas douteux qu'un animal de cette taille, armé de cette façon, ne puisse entraîner un canot et sucer ensuite l'homme qui le monte, de même que des poulpes gros comme le poing que nous conservons dans nos aquariums, sucent une crevette ou un bernard l'hermite ! Nous ne sommes pas loin, avec des êtres pareils, de ces fameuses histoires de pêcheurs surpris dans l'océan Indien par des pieuvres gigantesques qui jettent leurs bras sur les bateaux et cherchent à les entraîner sous les flots, et des hommes obligés de combattre leur terrible ennemi en coupant ses bras à coups de hache.

Que le bateau de pêche devienne un vaisseau, que le monstre grandisse dans une proportion semblable, et nous voilà au *kraken* du bon évêque Pontypidan, dont la description dans l'*Histoire naturelle de la Norvège* nous a tant fait rire.

"Son dos apparaît au loin comme une île flottante d'un mille et demi de tour ; d'aucuns disent davantage, ajoute le digne homme, mais je choisis le moindre pour plus de certitude." Les pêcheurs reconnaissent la présence du kraken pendant qu'il est encore sous l'eau, parce qu'il a l'air d'un écuil couvert par les flots : on dirait qu'un bas-fond s'est fait subitement en cet endroit ; le bas-fond monte de plus en plus, les malheureux forcent de rames pour fuir ce voisinage... "Bientôt, dit Pontypidan, plusieurs pointes brillantes sortent de l'eau ; on dirait d'abord des cornes, puis des bras. Et les grandissent et se mouvant parfois aussi hautes et aussi grosses que le mât d'un vaisseau de moyenne grandeur. Il paraît que ce sont les bras de la bête... et l'on dit que, s'ils saisissaient le plus gros navire de guerre, ils l'emporteraient sous les eaux !..."

Le kraken est voisin du fameux serpent de mer que l'on signale de temps à autre sans qu'en réalité personne l'ait jamais vu. Peut-être ne faut-il pas plus désespérer de l'un que de l'autre. Il n'y a pas d'impossibilité absolue à l'existence de pareils êtres ; à part toutefois l'exagération par trop grossière du bon évêque norvégien qui n'avait pas vu le kraken, et n'en parlait que sur le dire des pêcheurs. Rappelons nous que, malgré ses erreurs et ses fables, Pontypidan était un savant dans son siècle et que ce siècle est le dix-huitième. L'*Histoire naturelle de Norvège* est de 1753.

Or, les exemples, semblables à celui du calmar de Conception-Bay, ne sont pas isolés. MM. Quoy et Gward se procurèrent des morceaux d'un très grand céphalopode, dans l'Atlantique, presque sous l'équateur, et Sanderson, dans la même région, vit une seiche dont le corps était gros comme un tonneau. Sur les côtes de la Tasmanie, près de la Nouvelle-Hollande, Pétrin observa un calmar dont les bras avaient de 2 à 5 mètres de long sur 20 à 25 centimètres de diamètre. En somme, d'après le peu d'exemples que l'on a pu recueillir, les seiches paraissent atteindre une taille plus grosse que les poulpes, et les calmars deviendraient encore plus énormes que les seiches. Exception doit être faite pour celle que Steenstruys observa, en 1853, sur la côte de Jatland, et qu'il a décrite sous le nom d'*Architenis dux*. Cet animal fut coupé en morceaux par les pêcheurs pour servir d'amorce, et l'on en avait la charge de plusieurs brouettes. La partie la plus grosse des bras ressemblait à la cuisse d'un homme.

Quand au fameux animal de l'*Alecton*, vu par le commandant Bouyer entre Madère et Ténériffe, c'était une horrible bête. La vigie signala un débris flottant par bâbord.

"C'est un canot chaviré — C'est rouge ! Ça ressemble à un cheval mort ! — C'est un paquet d'herbes, c'est une barrique... — Mais non, c'est un animal... on voit les pattes !!!"

"Je me trouvai donc, dit le commandant, en présence d'un de ces êtres monstrueux que la mer extrait de ses profondeurs comme pour porter un défi aux naturalistes. Tout est en mouvement à bord, la houle est forte ; mais enfin, on finit par l'accoster d'assez près pour lui lancer un harpon. Jusque-là l'animal avait reçu une vingtaine de balles auxquelles il paraissait parfaitement insensible. C'était une substance molle répandant une forte odeur de musc, qui se rompait facilement et vers le dos offrait une cassure d'un blanc d'albâtre. L'animal entier devait peser de 2 à 3 tonnes, soit 4000 à 6000 livres. Il soufflait bruyamment. Je verrai toute ma vie le regard de ses yeux glauques, larges comme une assiette !... L'animal se déchira sous l'effort du nœud coulant au moyen duquel on essaya de le

hisser à bord et ne nous laissa qu'un morceau de sa queue : nous voulûmes le poursuivre, mais il nous fuyait aisément et sans grands mouvements."

Le calmar de Conception-Bay était au moins deux fois plus gros que celui de l'*Alecton*, déjà fort vilain rencontre. Or, la confiance que doivent inspirer à ces animaux leurs armes redoutables, ces bras immenses, ces suçoirs puissants, ce bec terrible ressemblant à celui du perroquet et à celui de l'aigle, leur appétit toujours croissant et leur puissance de digestion inconcevable, tout concourt à rendre de semblables êtres épouvantables.

Ce qui paraît singulier en même temps, c'est que de semblables monstres sont communs, parfaitement connus et habituellement capturés par parties ou entiers dans les mers du Japon ! Une gravure de ce pays que reproduisait récemment un journal anglais nous montre d'abord un combat entre un pêcheur et un octopode gigantesque qui attaque le bateau. Le pêcheur coupe les bras au moyen d'un grand couteau. Le second dessin représente un marché au poisson ; au premier plan, les deux tentacules du monstre pendus. Ces tentacules sont beaucoup plus grands qu'un homme, aussi gros que lui et semblent mesurer de 3 à 4 mètres. Les passants s'arrêtent pour admirer ces trophées ou s'en étonner ; mais le fait curieux, c'est qu'on les met tout naturellement en vente. Il semble donc qu'on y soit habitué. Il faut attendre à mieux connaître leurs mœurs de ce singulier pays pour savoir si ces monstres sont ordinaires et si les poulpes gigantesques sont communs dans ces mers ; on pourrait alors songer à en capturer sérieusement pour les étudier.

TH. LALIN.

L'ÉVÊQUE ET LE BARBIER

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque, sentant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie : "Tenez, lui dit-il avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe : voilà pour la saignée." Le barbier voulait s'excuser, en disant qu'il avait rencontré un bouton. "C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière."

AUTOMOBILISME

La Société protectrice
Des Animaux, en rêve, esquisse
Des chevaux se croisant les bras. EMILE JOUDEAU.

LE BATON DE MARÉCHAL

Trois heures avant sa mort, M. de Castelnau reçut le bâton de maréchal. Alors il se contenta de prononcer ces paroles si vraies, et capables de faire naître les plus salutaires réflexions : "Tout cela est beau en ce monde ; mais, hélas ! je vais dans un pays où cela ne me servira guère."

LES ANES DE DIX ÉCUS

Louis XIII supportait avec beaucoup de patience un discours ennuyeux à la porte d'une petite ville. Bantru, un de ses courtisans, qui s'imaginait faire plaisir au roi en interrompant l'orateur, demanda de quel prix étaient les ânes du pays. L'orateur après avoir regardé Bantru de la tête aux pieds, se contenta de lui répondre : "Quand ils sont de votre taille et de votre poil, Monsieur, ils valent à peu près dix écus." On ne dit pas ce que l'interrompteur répondit à cette harangue improvisée.

UNE AUTRE

Alice.—J'ai appris que Laura a l'intention de se lancer dans les affaires ?
Eva.—Oui ?
Alice.—Et de quel genre d'affaires a-t-elle l'intention de s'occuper ?
Eva.—Des affaires de tout le monde.

LA LANGUE DES CHEVAUX

Un homme ne pouvait venir à bout d'apprendre la langue allemande ; il s'excusait en disant que ce n'était pas sans raison qu'un de nos plus célèbres auteurs avait dit que, si les chevaux pouvaient parler, l'allemand serait leur langue. "Ah ! c'est donc pour cela", dit un Allemand, justement piqué de cette impertinence, que les ânes ne peuvent s'en servir, et qu'ils la trouvent si rebelle !"

PAS PLUS MALIN QUE LES AUTRES

Bouleau.—Oui, mon cher, c'est moi qui conduit la maison.
Rouleau.—Et que fait ta femme ?
Bouleau.—Elle me conduit.

LE VIN EN CRUCHE

Deux jeunes Parisiens voulurent se divertir aux dépens des douaniers de la barrière d'Enfer. Ils revenaient en coucou de la campagne. "N'y a-t-il rien qui paye les droits ? crient les douaniers. — Bien, répond le cocher. — Pardonnez-moi, dit un des jeunes gens, nous avons du vin, mais nous passerons sans payer. — Et comment cela, Monsieur ? — C'est que ce vin, nous l'avons bu ! — Ah ! vous avez raison, le vin en cruche ne paye pas," se hâte de répondre le douanier.

IMPOSSIBLE

M. Paulo.—Avez-vous entendu raconter l'histoire de ce malheureux Tiennon. On dit qu'il a été enterré vivant.
Le Dr. Paulus (incrédulo).—Enterré vivant ! Impossible. C'était l'un de mes clients.